NOTICE

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. BLANDIN.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. BLANDIN,

DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE DE RENTRÉE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 5 novembre 1849,

PAR M. LE PROFESSEUR DENONVILLIERS.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DES HOPITAUX

du 6 novembre 1849.

PARIS

IMPRIMERIE DE PLON FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 36.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. BLANDIN,

DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE DE RENTRÉE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 5 novembre 1849,

PAR M. LE PROFESSEUR DENONVILLIERS.

Extrait de la *Gazette des Hôpitaux*

du 6 novembre 1849.

Messieurs,

La cérémonie annuelle que nous célébrons aujourd'hui est chère à la Faculté de médecine de Paris. C'est pour elle un beau jour que celui où elle se retrouve, après deux mois de dispersion et d'absence, au milieu de ses élèves; où elle voit se presser dans son enceinte, à côté des vieux amis, des confrères qu'elle est fière d'avoir formés, ces hôtes nouveaux, ces conscrits de la science, qui vont à leur tour devenir ses enfants, et pour qui elle s'est parée de ses habits de fête. Quel plus touchant spectacle, quelle plus religieuse inauguration des travaux de l'année qui commence, que cette réunion de la grande famille médicale, assemblée pour assister à l'entrevue solennelle des professeurs et des élèves, aux premières victoires des jeunes débutants, au funèbre et dernier triomphe des maîtres tombés glorieusement sur le champ d'honneur de la science! quelle source d'émotions pour tous! et, pour tous, quelle source d'enseignements!

Déjà les couronnes sont préparées; bientôt seront proclamés les noms des lauréats; et le bruit des applaudissements va ré-

veiller dans plus d'un cœur d'anciens et précieux souvenirs, allumer dans de jeunes imaginations le feu de l'espérance et de l'émulation. Ce n'est pas nous, chers élèves, qu'on verra les derniers applaudir à des succès qui sont en quelque sorte les nôtres. Pardonnez cependant si notre joie n'est pas entière, et s'il s'y mêle quelque amertume. Pourrions-nous, dans un tel anniversaire, oublier celui qui vint aussi un jour, aux applaudissements de ses amis pleins d'espoir et de confiance, recevoir au pied de cette tribune le prix de son travail, celui qui vous était si sympathique, qui ne manquait jamais cette fête de famille, et dont la place est vide aujourd'hui pour la première fois! Vous avez perdu dans le professeur Blandin un maître affectueux et dévoué; la Faculté de médecine regrette en lui un de ses membres les plus laborieux et les plus utiles.

Homme de concours et d'enseignement, de méditation et de pratique, professeur, écrivain, savant, clinicien, Blandin ne fut étranger à aucune des études, à aucun des mérites, à aucune des gloires et des misères dont se compose l'existence du médecin. Pour dérouler sous vos yeux le tableau d'une vie si remplie, si agitée, si instructive, si propre à vous montrer la carrière médicale sous tous ses aspects, bien d'autres dans cette Faculté eûssent mieux convenu que moi. Quel intérêt n'eût pas pris, sous la plume d'un de ceux qui s'y sont mêlés, le récit de ces grands tournois scientifiques, dont Blandin fut un des plus intrépides jouteurs! Avec quelle émotion n'eussions-nous pas entendu le professeur dont les classiques leçons ont depuis quarante ans ouvert la voie à tant de générations médicales, dont le nom est parmi vous si populaire et si vénéré (1), nous raconter les actes, nous dire les qualités de l'homme qu'il avait choisi parmi tant d'autres pour en faire son élève de prédilection! Quels transports n'eussent point accueilli celui dont la voix a depuis longtemps le privilége de nous charmer (2), s'il fût venu, dans ce beau langage qui lui est familier, nous parler de son ami, nous dévoiler le fond et les ressorts cachés de cette âme qui était pour lui sans mystère! Hélas! ceux dont la présence eût le mieux adouci le sentiment de nos pertes nous manquent aussi! Une trop longue maladie les tient éloignés de nous; et chaque journée, chaque circonstance nouvelle nous fait plus cruellement sentir combien ils nous étaient nécessaires!

Qui pourrait déplorer leur absence plus que celui qui se présente en ce moment devant vous, orateur encore novice, que ne soutiennent ni l'autorité de l'expérience et de l'âge, ni le prestige de l'éloquence, ni même cette faveur qui s'attache au rival racontant avec impartialité les luttes qu'il a partagées, à l'ami louant avec l'entraînement de la passion celui qu'il a aimé! Je

---

(1) Le professeur Marjolin.
(2) Le professeur Royer-Collard.

n'ai, croyez-le bien, ni recherché ni désiré le dangereux honneur pour lequel la Faculté m'a désigné plutôt que choisi : je l'ai accepté sans empressement, et comme un devoir ; mais ce devoir, j'ai tenu à le remplir avec conscience. Je me suis attaché à étudier l'homme que je devais vous faire connaître ; je ne me suis pas contenté de lire, j'ai écouté, j'ai interrogé ; j'ai scruté sa vie, sondé sa pensée, pesé ses actions ; et c'est le résultat de ce libre et complet examen que j'apporte ici, avec une inquiétude de plus, car je me suis pris d'affection pour Blandin à mesure que je l'ai mieux connu, je voudrais vous faire partager ce sentiment, et je crains maintenant, pour sa mémoire si digne d'être honorée plus que pour moi-même, je crains que ma faiblesse ne trahisse ma volonté et que mes forces ne me laissent trop au-dessous de ma tâche !

Philippe-Frédéric Blandin est né, le 3 décembre 1798, à Aubilly, petite ville du département du Cher, au sein d'une famille plus honorable que riche. Son père, contrôleur des contributions directes, était un homme d'ordre et de prévoyance, qui avait compris qu'il pouvait laisser à ses enfants plus et mieux que de la fortune en les dotant par ses épargnes des bienfaits d'une éducation libérale. Sa mère, femme d'une raison supérieure et tout à fait digne de s'associer à de telles pensées, ne voulait pas seulement que ses enfants fussent instruits, elle voulait surtout qu'ils fussent élevés : aussi prit-elle la résolution de donner elle-même à ses deux filles et à ses trois fils, avec l'éducation maternelle, les premiers éléments de l'instruction générale. Cette tâche, que l'excellente mère s'était imposée comme une obligation, devint bientôt pour elle un bonheur : tel fut son dévouement à l'accomplissement de son œuvre généreuse qu'on la vit se mettre à l'étude du latin, afin de pouvoir l'enseigner à ses chers élèves et prolonger ces rapports et cette intimité confiante, dont le prix était également senti par la maîtresse et par les écoliers.

Ce fut, il en faut convenir, une heureuse et facile entrée dans la vie que celle de ce jeune enfant, grandissant ainsi au milieu d'un cercle de frères et de sœurs tendrement unis, sous les yeux, sous l'inspiration, et dans le commerce continuel d'une sainte femme, aussi distinguée par les qualités du cœur que par la force de l'âme, la solidité du jugement, et les agréments de l'esprit ! Les premières impressions ne s'effacent jamais, et Blandin garda jusqu'à la fin la trace de cette éducation domestique et l'empreinte de cette main de femme qui l'avait saisi dès sa naissance. L'esprit de famille vivait en lui ; le souffle maternel l'animait comme un feu divin, et se faisait sentir à mille signes visibles ; on le reconnaissait à la solidité des principes, à l'honnêteté des penchants, à la foi dans les idées et dans les croyances, à l'opiniâtreté dans les convictions, à l'amour du foyer domestique, à l'aménité du caractère, à la douceur et à une certaine grâce, modeste et bienveillante à la fois, dans les manières et la physionomie.

Des études commencées sous de si favorables auspices devaient s'achever heureusement. C'est au collége de Bourges que Blandin termina ses classes, et il en sortit à l'âge de dix-huit ans, après s'y être distingué par son application, pour venir prendre sa première inscription dans notre Faculté. Ses premiers débuts furent loin de faire présager le sort brillant auquel il était réservé. Abandonner à lui-même, sans guide et sans modérateur, au milieu des innombrables moyens d'études et d'instruction qui abondent à Paris, ce jeune vainqueur tout fier encore de ses succès de collége et déjà ambitieux des triomphes de l'Ecole, c'était l'exposer aux séductions les plus irrésistibles, aux entraînements les plus dangereux, parce qu'ils sont les plus honorables et les moins redoutés. Dans son ardeur inexpérimentée, Blandin ne fait point le calcul de ses forces, et se livre sans réflexion aux instincts de sa laborieuse nature. Six mois d'un travail passionné, de fatigues extrêmes et de privations continuelles, épuisent cette constitution dont la vigueur ne répond pas à son courage, et le forcent à retourner dans sa famille pour y chercher le calme et la guérison.

Croyez-vous, messieurs, qu'un tel avertissement sera entendu et que Blandin nous reviendra plus prudent? Ce serait le connaître bien peu. Cette expérience ne lui servira ni dans le présent ni dans l'avenir ; vainemeut elle se renouvellera plusieurs fois dans le cours de sa vie, jamais elle ne l'arrêtera : il épuisera jusqu'au bout sa destinée; il s'immolera à cette ardeur insatiable de travail qui le pousse en avant, sans lui laisser jamais ni trêve ni repos. A peine rétabli, le voici déjà de retour, prêt à reprendre sa course, comme si rien ne fût arrivé.

De 1816 à 1819, trois années se sont écoulées, trois années entièrement consacrées aux premières études : le matin, visites dans les hôpitaux; le jour, dissections ou cours; le soir, lectures, analyses, conférences. Le moment est enfin venu d'user de ces armes, depuis longtemps préparées pour le jour du combat. En 1819, Blandin se présente au modeste concours de l'externat, début inévitable de quiconque se destine à la pratique de notre art. L'année suivante, il devient interne. Son nom est en même temps proclamé à chaque distribution de la Faculté parmi ceux des lauréats de l'Ecole pratique, à côté des noms d'Andral, de Bouillaud, de Bouvier, de Velpeau, et il reçoit en 1821 les prix d'anatomie pathologique, de clinique externe et d'opérations, dans cette mémorable séance où Dupuytren profita du discours de rentrée pour prononcer en faveur du concours un éloquent manifeste, et pour réclamer publiquement le rétablissement complet de cette institution et son application aux chaires de professeurs. Dans l'immense auditoire devant lequel fut prononcé ce remarquable discours, personne assurément n'écouta avec plus d'attention et de faveur que les jeunes émules qui allaient recevoir du concours leurs premières couronnes. Quelle influence exerça la voix imposante du grand chirurgien sur leur esprit, et

par suite sur leurs résolutions et sur leurs destinées? Nul ne le sait, et il est permis de croire que le concours n'avait besoin près d'eux, en ce moment du moins, ni de défenseur ni d'apologiste. Comment pourtant ne pas admirer cette singulière combinaison de circonstances, ce fatal enchaînement, ce hasard providentiel, qui, le jour même où un homme éminent se fait l'avocat du concours après en avoir été le héros, jette sur son passage tous ces hommes de talent, acquis à la même cause, dont ils doivent devenir plus tard les confesseurs et les plus fervents apôtres !

Quoi qu'il en soit de cet incident, c'est dans le cours de cette même année 1821 que Blandin gagnait au concours la place d'aide d'anatomie. En 1824 il emportait sa nomination de prosecteur, et soutenait presque aussitôt sa thèse pour le doctorat, dans laquelle se trouvent déposées en germe quelques idées importantes, dont nous aurons plus tard à suivre le développement. Le titre de docteur en médecine lui donnait accès aux concours plus sérieux du bureau central et de l'agrégation L'occasion d'user de ce droit ne se fit pas longtemps attendre. En 1825, une place de chirurgien au bureau central devient vacante; il concourt, et l'obtient. En 1827, s'ouvre le concours de l'agrégation en chirurgie; nouvelle lutte, nouveau triomphe. Ainsi, dix années seulement le séparent de ses premiers essais, il n'a point encore atteint l'âge de trente ans; et déjà, par son seul mérite, il a conquis, dans les hôpitaux et dans la Faculté, cette position que beaucoup d'hommes distingués prennent pour but et pour dernier terme de leur ambition; déjà il touche les limites de la carrière du concours, et il ne lui reste plus, pour arriver à la fortune la plus élevée, qu'à fixer, par des travaux sérieux, l'opinion attentive et favorablement excitée des corps savants et de la Faculté. C'est là une nouvelle mission à laquelle Blandin ne manquera pas, et que ses goûts, comme ses aptitudes, lui rendront agréable et facile.

Dans le cours de l'année 1828, il est appelé à l'hôpital Beaujon en qualité de chirurgien adjoint, et il a la bonne fortune d'y trouver pour chef un de ces hommes rares qui aiment leurs propres succès sans détester ceux des autres, qui savent accepter les rivaux, et comprennent qu'il est mieux d'avoir ses successeurs pour amis que de s'en faire des ennemis. Le patronage du professeur Marjolin lui fut promptement acquis, et sous la direction de ce guide expérimenté, dont la présence fut souvent pour lui une protection et une sauvegarde, jamais une entrave ou un obstacle, Blandin avança rapidement dans la pratique. Les services des hôpitaux étaient alors moins nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui; les spécialistes n'avaient pas encore imaginé de faire concurrence à nos établissements hospitaliers; la réputation de l'hôpital Beaujon était d'ailleurs établie depuis longtemps, et la renommée de son chirurgien en chef contribuait encore à y attirer les malades: aussi les faits intéressants se pressaient-ils dans le service dont Blandin

partageait le fardeau. Tous ces faits étaient soigneusement étudiés, décrits, rapprochés, commentés; et déjà de nombreux et importants mémoires, attestant l'activité, le savoir et l'habileté du nouveau chirurgien d'hôpital, faisaient pressentir que le jeune collègue de Marjolin ne tarderait pas à prendre rang à côté de son illustre maître.

Sur ces entrefaites, arrive la révolution de 1830. Dans la Faculté de médecine va s'accomplir un grand acte de réparation, les professeurs chassés de leur chaire en 1822 vont être rappelés et réintégrés dans leurs fonctions; mais, parmi ces proscrits d'une autre époque, la mort a fait des victimes; d'autres ont vieilli et préfèrent aux laborieux honneurs de l'enseignement le repos et les doux loisirs : plusieurs chaires vont devenir vacantes. Comment seront-elles remplies? Conservera-t-on l'élection, en faveur de laquelle témoignent quelques choix heureux? Reviendra-t-on au concours, à ce mode de nomination à peine employé, et qui a pourtant donné à la Faculté Dupuytren et Désormeaux? Le public s'émeut; la presse fait entendre ses mille voix; les ambitions s'agitent; les prétentions sont en présence. De quel côté vont se ranger ces lauréats de la Faculté, ces anciens prosecteurs, ces agrégés, arrêtés sur le seuil même de l'école, d'où ils entendent la voix de leurs maîtres et de leurs amis qui les invite à entrer? Verra-t-on ces élus des concours renier leur origine pour garder l'avantage de leur position, et sacrifier aux intérêts du moment leurs convictions de toute la vie? Rassurez-vous, messieurs, les généreuses institutions inspirent les généreuses pensées. Comment ces esprits logiques pourraient-ils comprendre et admettre que le même moyen qu'on trouve bon pour choisir des agrégés, c'est-à-dire des remplaçants de professeurs, ne convînt plus du moment qu'il s'agit de nommer les professeurs eux-mêmes? Aussi est-ce, parmi cette ardente jeunesse, un véritable enthousiasme en faveur du concours, et la plus louable des émulations, celle du désintéressement. Au milieu de ce mouvement général des esprits, Blandin ne fut pas des derniers à se signaler : en même temps qu'il renonce, avec tous les autres agrégés, au bénéfice de la loi, qui les autorisait seuls à fournir les candidats pour les chaires de professeurs, il adresse au ministre, de concert avec MM. Bérard, Bouillaud, Rochoux et Velpeau, une pétition qui réclame le rétablissement immédiat du concours. Une semblable pétition était pour ceux qui l'avaient signée une sorte d'engagement: c'est bien ainsi qu'ils l'avaient compris, et vous savez s'ils ont fait honneur à leurs signatures.

Le concours fut donc rétabli, grâce aux efforts de tous et de ceux-là surtout dont il traversait le plus les projets et les espérances. Alors commença pour Blandin cette lutte formidable, qui ne dura pas moins de dix ans, pendant laquelle il n'est presque aucune année où le combat ne se soit renouvelé sous des formes diverses, et qui devait aboutir, après tant de vicissitudes, au triomphe le plus éclatant et le plus solide.

En ce moment où la barrière du coucours, jadis entr'ouverte, tombait enfin complétement, et pour ne se relever jamais, ce fut un beau spectacle offert au monde scientifique, que celui de ces hommes d'élite, réserve de vingt générations médicales, se précipitant à l'envi dans la carrière nouvelle qu'ouvrait devant eux l'esprit d'indépendance et de justice. Où donc étaient alors ces observateurs, qui depuis ont tant de fois accusé le concours d'éloigner les hommes mûrs, à expérience consommée, à réputation établie, et de les sacrifier à de jeunes et téméraires ambitions? Où étaient-ils, eux qui, dans leur sagesse contemplative, voyaient déjà fléchir l'autorité du professeur sous le souvenir des échecs subis par le concurrent? Que n'ont-ils assisté, comme nous, à cette brillante série de concours qui est l'orgueil de la faculté de Paris! ils auraient vu, sur les bancs réservés aux compétiteurs, siéger pêle-mêle les hommes les plus inégaux par leur origine, leur âge, leurs études, leurs travaux, leurs services, leurs talents, leur renommée, tous confondus pourtant dans un sentiment commun de respect pour cette institution du concours, à laquelle ils venaient se soumettre et rendre ainsi le plus public comme le plus solennel des hommages. Ils y auraient vu le savant pur à côté du praticien; le chirurgien vieilli dans les services de l'Hôtel-Dieu, de la Charité, de la Pitié, à côté du chirurgien du bureau central, hier encore son élève; et, près d'eux, le professeur du Val-de-Grâce, ou le chirurgien de quelque hôpital de province; l'agrégé de Paris faisant à celui de Montpellier l'accueil le plus fraternel; le prosecteur ou le simple docteur, coudoyant le membre de l'Académie de Médecine ou de l'Institut. Oui, c'est l'éternel honneur du concours d'être également accessible à tous; mais, parce qu'il n'interdit pas tout espoir au mérite qui s'annonce, fallait-il l'accuser de repousser celui qui s'est déjà manifesté!

Pourquoi le ciel nous a-t-il depuis quelque temps infligé de si douloureuses pertes? Pourquoi nous manquez-vous tous deux, nobles émules mûris au feu des concours, vous dont la destinée offrit tant de rapports, et que j'aime à associer dans un tribut commun de souvenirs et de regrets? Qui mieux que vous, qui mieux qu'Auguste Bérard, que Blandin, eût pu répondre à de si injustes suppositions? N'étaient-ils pas un jour descendus dans cette arène avec tous les avantages que donnent la jeunesse, l'espérance enthousiaste, l'habitude encore récente des études théoriques et des luttes de paroles? Ne possédaient-ils pas, avec une solide instruction, les principales qualités du concurrent aussi bien que du professeur, une mémoire éprouvée, de la méthode, de l'assurance, du sang-froid? Quelle fatalité a donc retardé leur marche dans cette voie pour laquelle ils semblaient si bien faits? Quel malheur a si longtemps éloigné d'eux le succès, tant promis à la jeunesse aventureuse? Auraient-ils par hasard faibli dans l'action? Leur mérite se serait-il tout à coup démenti sous les yeux des juges? Non, messieurs, non. Bérard et Blan-

din pouvaient être égalés, peut-être surpassés ; ils ne pouvaient pas être abaissés, ils ne le furent jamais. Ils eurent des insuccès, mais point d'échecs. A la suite de chaque concours infructueux, on les vit se relever plus courageux et plus forts. Leurs débuts avaient été des coups de maître ; et, s'ils parurent ensuite arriver tardivement, c'est qu'ils avaient depuis longtemps habitué le public à la promptitude de leur succès, c'est que chaque nouveau combat les avait grandis dans l'opinion, et que leur victoire paraissait de jour en jour plus imminente et plus désirable. Que leur avait-il donc manqué pour arriver? rien, si ce n'est d'avoir commencé plus tard ; rien, si ce n'est cette maturité du talent, cette autorité des titres et de la position, qui est le privilége de l'âge et de l'ancienneté, parce qu'elle ne s'établit qu'avec le temps et les services ; rien, en un mot, si ce n'est l'ensemble de ces conditions, dont le concours ne tient, dit-on, aucun compte, et qui fit pourtant un jour pencher la balance de leur côté, après avoir été jadis invoqué contre eux au profit de leurs célèbres devanciers, des Cloquet, des Breschet, des Sanson.

C'est en 1831 que Blandin disputa pour la première fois une chaire de pathologie externe, et c'est à propos de ce concours qu'il dut tracer, dans sa thèse, le plan d'un cours de chirurgie. En 1833 eut lieu un second concours de pathologie externe, dans lequel il ne manqua la nomination que d'une seule voix, et qui nous valut une bonne dissertation sur les plaies d'armes à feu des articulations. La mort, en frappant successivement Boyer et Dupuytren, fit vaquer deux chaires de clinique chirurgicale, l'une en 1834, l'autre en 1836. A chacun de ces concours se rattache un travail important de Blandin : au premier, un parallèle plein d'intérêt entre la taille et la lithotritie ; au second, la monographie de l'autoplastie la plus complète qui eût encore paru. Avant la fin de l'année 1836, s'ouvre le concours pour la chaire d'anatomie : pour la cinquième fois, depuis cinq ans, notre infatigable jouteur entre en lice, et dote la science d'un excellent résumé des travaux français et étrangers sur la structure et le développement des dents. Il est ici, plus que jamais, sur son terrain, car l'anatomie a toujours été sa science de prédilection ; mais son savoir et ses travaux en anatomie descriptive et chirurgicale, les connaissances précises qu'il montre dans toutes les épreuves du concours, ne peuvent contre-balancer la réputation européenne de Breschet : l'érudition triomphe de l'habileté, et le savant l'emporte.

Après tant de fatigues et d'émotions, Blandin va-t-il enfin jouir d'un peu de repos? Les circonstances sont favorables : le personnel chirurgical s'est presque entièrement recouvelé à l'Ecole, et il n'est pas probable qu'une chaire vienne de sitôt à vaquer. Il est vrai que la nomination de Breschet laisse libre la place de chef des travaux anatomiques : mais c'est un concours de second ordre, dans lequel un homme qui a cinq fois disputé la chaire de professeur a tout à perdre et bien peu de chose à ga-

gner. C'est un de ces concours qui conviennent surtout à la jeunesse, où les épreuves manuelles dominent, où l'adresse du prosecteur joue un grand rôle, où le maître peut craindre de se trouver compromis en face de ses élèves, dans lequel enfin il faut dépenser beaucoup de peines et de temps. Ces raisons, qui avaient écarté les rivaux de Blandin, et dont la moindre eût suffi pour arrêter tout autre que lui, ces raisons mêmes ne font qu'enflammer son ardeur. En vain ses meilleurs amis s'efforcent de le retenir : il concourra, parce qu'il sent sa valeur et sa force, parce qu'il veut que les juges et le public en soient assurés comme lui-même, parce qu'il n'est pas de moyen plus direct de faire cette démonstration dont il a besoin, parce qu'il a compris qu'il ne sera plus possible de refuser une chaire au nouveau chef des travaux anatomiques. Je ne sais si je m'abuse, messieurs, mais il me semble que c'est là une de ces actions décisives, qui marque dans l'existence d'un homme et qui suffirait à elle seule pour le juger, parce qu'elle suppose en celui qui la fait un grand discernement, beaucoup de résolution et de fermeté, de la droiture, et une véritable noblesse de sentiments.

Sa résolution une fois prise, Blandin la soutint jusqu'au bout avec une énergie qui ne faiblit pas un instant. Il a dit depuis que cette époque avait été la plus pénible de toute sa vie, et vous allez le comprendre. Il lui fallut en effet revenir à des exercices d'élève depuis longtemps abandonnés, et reprendre pendant trois mois entiers ces manipulations anatomiques confiées d'ordinaire aux soins des aides et des préparateurs. Ceux qui fréquentaient alors les pavillons de l'Ecole pratique ont pu voir chaque jour le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, le membre de l'Académie de Médecine, le praticien répandu, arriver en courant vers une ou deux heures, monter à pas précipités dans son laboratoire, et s'y enfermer pour ne le quitter qu'à une heure avancée. Que se passait il pourtant dans le secret de ce cabinet solitaire? Comment le chirurgien d'hôpital, l'académicien, le praticien, allait-il se tirer de ce pas difficile? C'est ce que chacun se demandait avec curiosité. Le moment arrive enfin où sont produits au grand jour les résultats de ce travail forcé ; j'assistais à cette exhibition, et je n'ai pas encore oublié ma surprise et mon admiration à la vue de ces magnifiques préparations de vaisseaux lymphatiques, qui auraient suffi pour faire la réputation d'un nouveau venu, et que vous pouvez contempler dans notre Musée d'anatomie, où elles attirent encore aujourd'hui les regards des connaisseurs. Est-il besoin d'ajouter que Blandin fut nommé chef des travaux anatomiques?

Cet événement lui ouvrait les portes de l'Ecole. Effectivement, en 1841, après un septième concours, dans lequel il soutint une bonne thèse sur les accidents des opérations, il arriva à la chaire de médecine opératoire, laissée vacante par la mort du professeur Richerand. Ce ne fut pas néanmoins sans lutte qu'il triompha. Au terme de ses tribulations, la fortune jalouse lui devait

bien cette satisfaction. Il eut le bonheur de trouver des rivaux dignes de lui, et le bonheur plus grand de l'emporter sur eux. Tout le monde convint que dans ce dernier combat il s'était surpassé lui-même, et qu'il n'obtenait qu'après l'avoir méritée la chaire illustrée par Sabatier et par Dupuytren.

A voir ces nombreux concours et ces luttes à peine interrompues, dans lesquelles Blandin consuma tant d'années, qui ne s'attendrait à trouver en lui un de ces hommes que la nature semble avoir formés pour les joutes scientifiques, et à qui elle a donné, avec l'instinct et le goût de la discussion, les armes nécessaires pour la soutenir? Il n'en est rien pourtant. Ne cherchez, dans Blandin, ni l'athlète, aux formes imposantes, au maintient superbe, au geste emphatique, à la parole grave et doctorale; ni le lutteur, au front d'airain, au ton tranchant et décidé, à la voix stridente, à l'ironie acerbe, au trait sarcastique; ni le sophiste, à l'esprit délié, au raisonnement captieux, aux paradoxes audacieusement avancés et plus audacieusement soutenus, aux arguments imprévus, aux ressources inépuisables; ni le bel esprit, au sourire malicieux, à la repartie vive et accentuée, au discours semé de sentences et d'épigrammes, de réticences calculées, de saillies apprêtées et de savantes négligences; ni le phraseur, aux regards assurés, à la contenance satisfaite, à la parole redondante, aux poumons infatigables, au débit pompeux et cadencé: Blandin n'est rien de tout cela. C'est un homme de manières agréables et modestes, d'une physionomie ouverte et prévenante, qui se contente de dire avec simplicité, sagesse et méthode, ce qu'il a appris, ce qu'il a vu, ce qu'il a pensé, ce qu'il a fait. Plus solide que brillant, c'est par la précision et l'étendue de ses connaissances qu'il se recommande, non par l'expression dont il les revêt. Il n'est point orateur; son langage est sans élégance, et son débit trop uniforme; l'expression se fait quelquefois attendre, et ne sort qu'après un temps d'arrêt et avec une certaine hésitation. Ne vous y trompez pas, cependant; sous cette forme un peu indécise se cache un fonds d'idées bien arrêtées et un caractère très ferme. S'il hésite, c'est que, susceptible lui-même, il comprend et respecte la susceptibilité d'autrui; c'est que sa douceur et son urbanité naturelles lui font désirer de ménager tout le monde, et qu'il cherche l'expression qui lui permettra de rester dans l'indépendance de son opinion sans blesser celle des autres. Mais qu'on le presse un peu, qu'on l'attaque avec quelque vivacité, et l'on verra, à mesure qu'il se dégagera de cette réserve obligeante qui est une habitude de son esprit, sa parole se réveiller et s'animer. Moins il aura de ménagements à garder, et plus la transformation sera rapide et complète. Deux fois, dans ses concours, l'occasion lui fut offerte, deux fois on put le voir réagir contre l'offense avec toute l'impétuosité du premier mouvement, et les témoins de ces deux scènes peuvent dire si l'expression lui fit défaut lorsqu'il s'agit de repousser des attaques imméritées.

Il s'agissait, la première fois, d'un de ces bruits d'école, d'une de ces vagues rumeurs, qui sortent on ne sait d'où, se propagent insensiblement, grossissent en allant, et finissent par perdre, s'ils n'y prennent garde, ceux à qui elles s'attaquent. On accusait Blandin d'avoir abusé de sa position à la cour pour se faire recommander aux juges par une auguste personne. Il est informé de cette calomnie au moment même où il en ressent les premiers effets, et où, montant en chaire pour faire une leçon, il se voit accueilli par le silence désapprobateur du public. Indigné, il prend la parole pour protester avec chaleur contre une attaque si perfide et si déloyale. Jamais, dit-il, il n'a compté que sur ses propres efforts et sur l'appréciation impartiale du jury. L'estime des élèves est son plus grand bien, et il y renoncerait plus difficilement qu'à la chaire même qu'il poursuit par la voie la plus honorable. Il espère que cette estime ne se retirera pas de lui, et ne sera pas même ébranlée par des imputations calomnieuses, dont il renvoie tout l'odieux à ceux qui les ont imaginées. A ces généreuses paroles, l'auditoire répond par d'unanimes applaudissements.

La seconde fois, c'était au concours même qui lui valut la chaire de médecine opératoire. Oubliant un instant les égards que se doivent des rivaux et cette politesse qui ajoute de l'éclat au talent et du poids à la raison, oubliant surtout l'autorité que donnaient à Blandin l'ancienneté de ses services et l'éclat de ses nombreux concours, un des compétiteurs, homme de mérite d'ailleurs, s'était laissé aller, dans la chaleur de la discussion, jusqu'à traiter en écolier cet homme qui comptait déjà autour de lui bien des générations d'élèves. Je ne sais si cette scène est encore présente à la pensée de ceux qui m'écoutent; quant à moi, je n'en perdrai jamais le souvenir. Je vois encore Blandin; il était là, dans cette chaire, sur ce siége; je le vois pâlir sous l'offense, puis se lever tout à coup, comme s'il eût voulu faire tomber le châtiment de plus haut. Son geste, sa pose, sa physionomie, tout en lui était saisissant d'expression. Il parle, et chacun admire et s'étonne. Pas de plaintes, pas de récriminations. Il accepte le débat sur le terrain où l'a porté son adversaire et dans les termes où il lui a plu de l'établir. Sa réponse sera simple, les faits parleront pour lui; et à l'instant les observations sont produites, avec tous leurs détails. Nom, âge, sexe des malades, numéros des lits, jusqu'à la place qu'ils occupaient dans la salle, tout se retrace à sa mémoire; les mots arrivent sans effort; et la parole, suivant le mouvement de la pensée, sort avec abondance, tour à tour imposante, calme, réservée, ou mordante, incisive, écrasante. Ce n'est plus le concurrent qui se défend dans une argumentation scolastique; c'est le professeur qui prend possession de la chaire, et rétablit les rôles un moment intervertis. Jamais triomphe ne fut plus complet, et les applaudissements partis de tous les bancs vinrent, une fois de plus dans l'histoire des concours, montrer combien est dangereux cet imprudent sys-

tème de provocation, lors même qu'il s'attaque aux hommes les plus inoffensifs.

Les détracteurs systématiques du concours se sont fait un thème, qu'ils développent avec complaisance, et qu'ils cherchent à accréditer par de vaines déclamations. A les entendre, le concours aurait le fatal privilége d'amoindrir et de paralyser tout ce qu'il touche, en développant certaines facultés outre mesure et aux dépens de toutes les autres. N'attendez rien de sérieux, vous diront-ils, de l'homme possédé de cette manie; ne lui demandez ni inventions, ni découvertes, ni travaux, qui supposent quelque originalité ou quelque suite dans les idées; ne voyez-vous pas qu'il est nécessairement condamné à la stérilité? Si vous le prenez avant le concours, il est occupé à recueillir ses souvenirs, à composer des cadres et des tirades à effet pour ses leçons, à accumuler des matériaux pour ses thèses, à cultiver les fleurs de son éloquence; il n'a pas le temps de réfléchir. Si vous attendez que le succès soit arrivé et la saison des concours passée, il n'est plus temps; le malheureux succombe, écrasé sous le fardeau de sa science d'emprunt, victime de ces travaux d'Hercule que lui a imposés l'imprévoyance de la loi: il ne produira plus rien, il est frappé à mort. Tout au plus lui restera-t-il la force de remplir pendant quelques années ces fonctions à la poursuite desquelles il a sacrifié sa santé, son repos, son avenir et son génie; puis vous le verrez disparaître dans une complète obscurité, trop heureux encore s'il n'y laisse pas la vie et ne succombe pas avant le temps. Qui de nous, messieurs, pourrait, dans cette image à la fois grotesque et sombre, reconnaître une des plus sages et des plus nobles institutions des temps modernes? Loin de moi, cependant, la pensée de répondre à toutes ces rêveries, et d'avouer ici une discussion sur le concours: cette tâche me serait trop facile, après la vigoureuse et spirituelle réfutation publiée naguère, au nom de la Faculté de Paris, par le professeur qui préside cette séance. Le concours n'a pas besoin, d'ailleurs, de défenseur officieux; il se défend assez par lui-même. C'est un ministre de l'instruction publique qui l'a dit, avec autant de bon sens que de vérité : « Le concours est dans » l'esprit de nos lois, dans nos mœurs, dans nos idées. Il est dé» sormais maître du terrain, qu'on ne saurait lui disputer. C'est » une de ces institutions qui, une fois introduites, ne peuvent » plus être ébranlées, parce qu'elles reposent sur les sentiments » les plus intimes de la nature humaine, sur les sentiments les » plus profonds de la société française, ceux qui tiennent à l'idée » d'égalité. » Non, l'institution du concours ne peut être ébranlée, et n'a pas besoin d'être défendue. Mais quand la critique remonte des principes aux personnes, n'est-il pas permis et même nécessaire de lui opposer l'autorité des faits? N'est-ce pas mon droit et mon devoir de vous en signaler les écarts, au moment même où je trace sous vos yeux l'histoire d'un homme qui dut aux concours une partie de son illustration et dont la vie

entière fut une protestation contre de si étranges imaginations?

Blandin avait compris de bonne heure que l'enseignement est la meilleure école du concurrent, et en même temps le mode le plus sûr d'acquérir cette instruction profonde sans laquelle il n'est point de succès réels et durables. Aussi, dès 1821, à peine sorti de la foule par sa nomination aux places d'interne et d'aide d'anatomie, il débutait dans l'enseignement particulier. Depuis cette époque jusqu'au moment où il fut nommé professeur, il ne se passa pas un hiver qu'on ne le vît, dans un des amphithéâtres de l'Ecole pratique, faire un cours complet d'anatomie descriptive, auquel il joignait souvent, pendant la belle saison, des démonstrations d'anatomie chirurgicale et d'opérations ou des leçons de chirurgie. Pour lui, la carrière du professorat avait donc commencé presque en même temps que la carrière médicale, et jamais, pendant cette longue période de vingt années, son enseignement volontaire ne demeura suspendu. Il y avait trouvé, dans les premiers temps, une ressource et un moyen d'alléger les dépenses de sa famille. Lors de son entrée à la Faculté en qualité d'agrégé, il crut devoir à la dignité de sa nouvelle position le sacrifice de ces avantages : ses leçons devinrent donc publiques et gratuites, mais n'en furent pas pour cela faites avec moins de soin et d'assiduité. C'est lui qui, lors de sa nomination à la place de chef des travaux anatomiques, institua librement le cours d'anatomie, devenu depuis un des devoirs de ce fonctionnaire. En rendant ce cours obligatoire, la Faculté n'a fait qu'accomplir le vœu de celui qui en avait été le fondateur.

Dans son enseignement anatomique, Blandin se distinguait par une bonne méthode d'exposition, par la clarté et l'exactitude des descriptions, et par une tendance éminemment pratique. On ne trouvait dans ses leçons ni grands effets oratoires, ni vues générales, ni étalage d'érudition ou de nouveautés. Blandin faisait peu de cas des minuties anatomiques, de ce qu'il appelait l'anatomie de cabinet; il avait plus de goût pour l'anatomie usuelle, pour celle qui s'apprend avec le scalpel, autour d'une table d'amphithéâtre, et sert chaque jour au médecin. Ce n'est pas qu'il n'eût pu, comme bien d'autres, se parer de ses connaissances en anatomie fine, car toutes les délicatesses de l'art de l'anatomiste lui étaient familières; mais, quoiqu'il sût bien le parti qu'il eût pu tirer, pour sa réputation, de cette sorte d'exhibition, dans un cours professé devant des élèves encore inhabiles à distinguer le brillant du solide et l'ombre de la réalité, il réservait tout ce luxe de science pour quelque auditoire plus mûr et mieux préparé, et n'en faisait que rarement usage dans son amphithéâtre de l'école pratique. C'est qu'il tenait moins à enlever les suffrages qu'à être vraiment utile à ceux qui lui avaient accordé leur confiance : tel était à ses yeux le premier devoir du professeur. Il se fût fait un scrupule de servir les intérêts de sa renommée aux dépens de l'avenir de ses élèves, et de les entraîner, pour la satisfaction de son amour-propre, dans une voie

qu'il ne croyait pas la meilleure. Il n'avait non plus qu'une faible estime pour tous ces moyens artificiels, imaginés dans le but de rendre l'étude de l'anatomie plus facile et moins rebutante. Les méthodes agréables d'enseigner les sciences peuvent suffire aux amateurs, mais ne conviennent pas à ceux qui doivent les approfondir et les pratiquer. Il faut que la jeunesse se le persuade bien, l'on ne devient anatomiste que par la pratique de l'anatomie, et rien ne peut tenir lieu des dissections. Voilà ce que Blandin ne cessait de répéter à ses élèves, ce qu'il faisait mieux que leur dire, car il prêchait d'exemple, et prenait souvent part à la préparation des pièces anatomiques destinées à son cours. Tant de soins ne furent pas perdus : les élèves sentent parfaitement qui les sert avec amour et dévouement. La faveur publique s'attacha au cours d'anatomie de Blandin ; son amphithéâtre était toujours rempli, et son nombreux auditoire se plaisait à lui témoigner sa reconnaissance par ces applaudissements spontanés, si agréables à l'oreille du professeur, dont ils sont l'encouragement le plus puissant et la plus douce récompense.

Au milieu des préoccupations sans cesse renaissantes des concours, malgré le temps absorbé par un enseignement non interrompu, par les exigences de la clientèle, les devoirs de l'Ecole et le service de l'hôpital, Blandin cultivait cependant la science, et lui payait largement son tribut. Il laisse plusieurs ouvrages et une foule de mémoires, d'articles de dictionnaires, et d'autres écrits, dans lesquels, dit-il modestement lui-même, il croit avoir déposé quelques vérités nouvelles et quelques préceptes utiles.

Ses premiers travaux en anatomie datent du temps où il était encore sur les bancs. A cette époque remontent : 1° ses recherches sur la distribution des deux nerfs laryngés, qui jetèrent, comme on sait, un grand jour sur la physiologie de la glotte ; 2° une note à l'appui des idées de Ch. Bell, dans laquelle il établit avec précision le volume relatif des racines antérieures et postérieures des nerfs rachidiens dans les diverses régions du rachis, et démontre que ce volume suit, dans ses proportions, les mêmes variations que celles de la sensibilité et de la myotilité dans les points du corps où les nerfs se distribuent ; 3° un mémoire remarquable, destiné à faire connaître la texture de la langue, et surtout le cartilage médian, la membrane glosso-hyoïdienne, les deux glandes linguales et leurs conduits excréteurs, toutes parties découvertes et pour la première fois décrites par lui.

Ces travaux et ceux qu'il publia plus tard sur les aponévroses du périnée, les valvules des veines, le tissu fibreux jaune élastique, les communications des lymphatiques et des veines, etc., vinrent se fondre dans le *Traité d'anatomie descriptive* qu'il fit paraître en 1838. Ce grand ouvrage, dans lequel se trouvent réunis tous les résultats de recherches poursuivies pendant près de vingt années, était destiné, dans la pensée de l'auteur, à former la partie principale et comme le corps d'un cours complet

d'études anatomiques, dont le commencement et la fin existaient depuis longtemps. Le commencement, c'était l'*Anatomie générale de Bichat*, avec les savantes annotations dont il l'avait enrichie. La fin et le couronnement de l'œuvre, c'était son *Traité d'anatomie topographique ou des régions du corps humain*, dont la première édition parut en 1826.

Blandin n'a jamais écrit un livre où se soit mieux manifesté que dans celui-ci son esprit positif et pratique. Son but est de préparer à la chirurgie et surtout aux opérations par l'anatomie. Sa prétention est d'instituer une science qui apprenne au chirurgien à diriger le bistouri au sein des parties profondes avec autant de certitude que si ces parties étaient transparentes. Pour cela, il décompose le corps en régions ou groupes naturels de parties, dont il étudie chacune à part comme un organe spécial, qui a sa forme, son étendue, ses limites, sa structure, son développement, ses variétés, ses fonctions. C'était là une idée heureuse et riche, qu'il développa avec verve et talent. Cet ouvrage lui fit beaucoup d'honneur et mit en quelque sorte le sceau à sa réputation, ou plutôt la commença et l'établit du même coup, car il suivit de très près sa thèse de docteur.

Peut-être, messieurs les élèves, aurez-vous quelque difficulté à concevoir le retentissement qu'eut dans l'École et dans le monde savant la publication de cet ouvrage, vous qui savez à peine distinguer l'anatomie appliquée de l'anatomie descriptive, tant ces deux branches d'une même science se sont confondues, tant cette partie de l'enseignement est aujourd'hui passée dans le domaine commun ; vous qui, parmi les divers traités d'anatomie chirurgicale qu'ont vus naître ces dernières années, n'avez que l'embarras du choix; songez qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Beaucoup moins vieille que son nom, l'anatomie chirurgicale est née, dans les premières années de ce siècle, des essais partiels de Scarpa, d'A. Cooper, de Langenbeck, d'Allan Burns, de Colles, de Dupuytren. C'est un de nos plus illustres collègues, M. le professeur Roux, qui eut la gloire de l'enseigner pour la première fois dans son ensemble vers 1817 ou 1818; Béclard lui donna une place dans son enseignement officiel de l'année 1821, et fut bientôt imité par les prosecteurs de cette Ecole, qui se nommaient alors Blandin, Bouvier, Gerdy, Velpeau. Pour que l'anatomie chirurgicale fût définitivement fondée, que manquait-il? Un livre, qui rassemblât et fixât ces notions, jusque-là éparses dans les amphithéâtres, et fugitives comme la parole du professeur. Alors parut le traité de M. Velpeau d'abord, puis celui de Blandin, qui engagèrent l'anatomie dans la voie nouvelle. L'impulsion donnée, tout le monde suivit, et les efforts universels amenèrent ces progrès dont nous jouissons aujourd'hui. Jouissons-en, messieurs, mais sans oublier ceux qui eurent sur la marche de la science une influence si décisive : ce serait nous montrer peu dignes de tels bienfaits que de n'en pas faire remonter la reconnaissance jusqu'à leur première source.

S'il pouvait se trouver dans cet auditoire quelqu'un d'assez étranger aux choses de notre temps et de notre profession pour ignorer le nom et les services de Blandin, ne croirait-il pas, à entendre ce qui se dit ici depuis quelques instants, que nous sommes réunis pour célébrer la mémoire de quelque grand anatomiste? Et pourtant ces travaux, qui eussent en effet suffi pour illustrer un savant en anatomie, ces travaux sont ceux d'un chirurgien! Que cela ne vous étonne point, messieurs. L'anatomie est le flambeau de la chirurgie : c'est à sa lueur que nous avançons dans les sentiers obscurs de la pratique. Plus sa clarté est vive, et plus notre marche est certaine; qu'elle vienne à manquer, et nous retombons à l'instant dans l'hésitation, et nous n'avançons plus qu'au hasard. Voilà pourquoi les études anatomiques sont tellement en honneur parmi les chirurgiens, pourquoi l'on n'en citerait peut-être pas un seul de quelque renom qui n'ait excellé dans l'anatomie. Rendons toutefois à Blandin cette justice que nul ne sut mieux que lui allier la culture des deux sciences et féconder l'une par l'autre. S'il parle anatomie, à l'instant même l'application vient animer le sujet et révéler le praticien. Prenez ses travaux et ses recherches de chirurgie, partout vous retrouvez la trace des idées et des méthodes anatomiques, partout vous sentez l'anatomiste.

J'ouvre le Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques, qu'il a rempli d'excellents articles de chirurgie et de médecine opératoire. Le sujet auquel je m'arrête est important, c'est l'histoire générale des amputations. Voici qu'après les avoir décrites, l'auteur compare entre elles les amputations dans la continuité et les désarticulations. Ecoutez, et prenez une idée de sa manière de procéder. Il commence par en appeler à l'observation, et il trouve que, loin d'être aussi graves qu'on l'avait dit, les désarticulations exposent, toutes choses égales d'ailleurs, à moins de dangers que les amputations. Cela suffit sans doute au praticien : mais le clinicien, le savant, le professeur ne sera satisfait qu'autant qu'il aura trouvé et fait toucher au doigt les causes de ces résultats; il ne lui suffit pas de vous convaincre, il faut qu'il vous persuade. Or, ces causes, il les découvre dans la disposition anatomique des parties. Ne voyez-vous pas, d'une part, au centre de masses musculaires volumineuses, excellents aliments pour la suppuration, cette surface osseuse, dure, anguleuse, meurtrie par l'action de la scie, privée d'une partie de ses moyens de nutrition; cette cavité médullaire largement ouverte; ces innombrables vaisseaux divisés, béants, et tout préparés pour une inflammation féconde en funestes conséquences; de l'autre, au contraire, peu de parties molles, la peau, les téguments, quelques membranes et quelques tendons seulement, presque point de vaisseaux intéressés, des surfaces osseuses nullement altérées dans leur vascularité et revêtues encore de leurs cartilages, sorte d'enveloppe de protection qui ne les abandonnera qu'après que la plaie extérieure sera fermée? Tout

s'explique ainsi : d'un côté, abondent les éléments de trouble et d'inquiétude ; de l'autre, les éléments de réparation et de sécurité.

S'agit-il de porter un jugement sur quelque question plus spéciale ; c'est la même méthode, ce sont les mêmes procédés d'analyse anatomique qui le conduiront à la solution. Plusieurs cas de déviations accidentelles des doigts avec adhérences vicieuses se présentent à lui. En même temps qu'il les opère et les guérit, il en fait la dissection et en trace la description anatomique. Il note l'état des surfaces articulaires, des vaisseaux et des nerfs, des tendons et des ligaments, et arrive ainsi à établir une distinction légitime et bien tranchée entre les déviations en arrière et celles en avant, et à faire comprendre pourquoi les dernières sont d'une guérison plus facile et plus sûre.

En 1828, à la séance annuelle de la Société anatomique de Paris, il lit un mémoire sur les amputations médio-tarsienne et tarso-métatarsienne, et donne la préférence à la première de ces opérations sur la seconde, malgré l'avantage qu'a celle-ci de conserver une portion plus longue du pied. Quelles sont donc ses raisons ? Vous les trouverez dans l'examen comparatif des deux articulations : d'un côté, c'est une membrane synoviale simple, et bornée à l'articulation ouverte ; de l'autre, une membrane anfractueuse, prolongée jusqu'aux articulations supérieures, et disposée de la manière la plus favorable au développement de ces arthrites traumatiques et de ces suppurations articulaires, si habituellement mortelles. Ne craignez rien de ce renversement du pied en arrière, dont vous menace la théorie et que fait redouter la division de tous les tendons fléchisseurs du pied sur la jambe : la dissection a appris à Blandin que ces tendons contractent des adhérences solides avec la cicatrice du moignon, et que l'équilibre entre les deux ordres de muscles se trouve ainsi rétabli.

Dès 1818, M. Roux avait imaginé d'enlever le premier métacarpien en respectant le pouce, de façon à maintenir l'intégrité de cette admirable pince vivante qu'on appelle la main. Blandin rappelle le fait, et s'autorise de l'exemple de son premier maître en chirurgie pour opérer de la même façon un dompteur de chevaux, qui peut au bout de quelque temps reprendre l'exercice de sa profession fatigante. Mais bientôt il va plus loin : il montre par de bonnes raisons, déduites de l'anatomie et de la physiologie, l'avantage qu'il y aurait à généraliser cette opération et à l'appliquer aux autres métacarpiens ainsi qu'au métatarsien qui supporte le gros orteil, et fait sentir le parti qu'on devra tirer de la conservation du ligament transverse pour soutenir les doigts ou l'orteil conservés. Plusieurs opérations, faites par lui, ne tardent pas à confirmer ces idées.

A peine la rhinoplastie avait fait son apparition en France, et déjà elle fixait l'attention de Blandin. Il pratique plusieurs fois cette opération, et modifie heureusement le procédé en taillant le pédicule de manière à garder dans son épaisseur les deux

artères frontales, et en renonçant à en faire la section consécutive. Ces deux modifications ont pour effet de conserver au lambeau ses moyens d'alimentation et, par suite, sa vitalité, sa chaleur et sa couleur normales, et de donner à l'organe restauré plus de force, de solidité et de régularité. Le précepte de conserver toujours dans le pédicule les vaisseaux les plus considérables qu'il soit possible, et de tourner celui-ci du côté par où arrivent ces vaisseaux, fut plus tard étendu par Blandin de ce cas particulier d'autoplastie à tous les autres, et devint la règle et la formule universelle pour l'établissement des lambeaux réparateurs.

La lithotritie lui fournit également l'occasion de judicieuses réflexions et de sages conseils. Dès ses premiers pas, cette belle découverte s'était trouvée arrêtée par la difficulté de fabriquer des instruments courbes comme l'urètre. Il eût été bien plus commode que ce canal fût droit: un anatomiste se rencontra pour établir qu'il l'est en effet, et qu'on avait jusque-là très mal apprécié sa direction. Ainsi se trouva levée la difficulté, et la lithotritie, affranchie de cette entrave anatomique, s'arma d'instruments droits et fit désormais des progrès rapides. Ne blâmons pas trop sévèrement une exagération, commise à bonne intention, et qui eut, après tout, d'utiles résultats. Il eût été plus juste sans doute de dire que la courbure de l'urètre n'empêche pas absolument d'y introduire des instruments droits : c'est ce que Blandin ne manqua pas de faire remarquer, et il démontra de plus que la courbure de l'urètre est invariable et ne peut jamais, quoi qu'on fasse, être effacée, que par conséquent le cathétérisme rectiligne ne peut s'opérer sans violence. Il ajouta avec raison que le bon sens et la bonne chirurgie commandent de modeler les instruments sur la forme du conduit qui doit les recevoir, et non pas de plier de force les parties vivantes à la forme des instruments. Il fit enfin sentir tous les avantages qui résulteraient de la disposition des instruments recourbés pour la recherche et la préhension des calculs, et conclut en exhortant les lithotriteurs à diriger leurs recherches d'après des idées plus conformes à l'anatomie et à la physiologie. C'est ainsi qu'il contribua pour sa part aux progrès et qu'il influa sur la destinée singulière de cette opération, condamnée à ne pas naître s'il ne se fût accrédité une erreur anatomique touchant la direction de l'urètre, condamnée à rester stationnaire et privée de ses perfectionnements les plus importants si cette même erreur n'eût été rectifiée.

Il me serait facile de multiplier ces citations, si je ne craignais d'abuser de vos instants. Je ne saurais pourtant quitter ce sujet sans vous rappeler les belles recherches de Blandin sur la phlébite, dans ses rapports avec l'infection purulente et les abcès métastatiques. Pour en bien apprécier la valeur, il faut se reporter par la pensée au temps qui les a vus naître. Les idées de Pinel et de Bichat régnaient alors sans partage ; l'altération des humeurs, l'infection du sang étaient des termes oubliés, des opi-

nions surannées; l'humorisme avait succombé sous le ridicule; l'école était livrée au solidisme. Boyer lui-même, ordinairement si fidèle aux traditions, le sage et prudent Boyer avait subi cette influence; la chirurgie tout entière y avait cédé avec lui. Dans les amphithéâtres les plus célèbres, dans les cliniques les plus suivies, ces collections purulentes qu'on trouve si souvent, après la mort, dans les poumons ou le foie des opérés, nous étaient présentées comme des masses tuberculeuses préexistantes et ramollies : c'est là ce qu'on nous enseignait encore il y a vingt ans. On en était presque arrivé à se consoler de la perte des malades, car il ne s'agissait, après tout, que de pauvres phthisiques dont le terme fatal avait été avancé de quelques jours; ou, si l'on gémissait, c'était seulement sur la faiblesse et l'incertitude du diagnostic médical, qui ne savait pas encore reconnaître l'existence de si redoutables altérations. Convenez, messieurs, qu'il ne fallait manquer ni de hardiesse ni d'indépendance pour oser secouer le joug, et réagir contre des préventions si universellement et si complétement acceptées. La phlébite fut le terrain sur lequel se livra cette bataille et s'opéra cette conversion. Blandin partage avec Ribes, Dance, Maréchal, Velpeau, la gloire d'avoir été l'un des premiers promoteurs de ce grand mouvement scientifique, qui devait trouver parmi les professeurs de cette Faculté ses plus puissants appuis, et aboutir enfin à la réforme des doctrines médicales, ramenées des exagérations du solidisme le plus exclusif aux idées plus saines et moins intolérantes d'un humorisme rationnel.

C'est ainsi, messieurs, que Blandin préludait au concours; c'est par ces recherches savantes, par ces découvertes utiles, qu'il se préparait à aborder la chaire du professeur. Sont-ce là, je vous en fais juges, ces exercices puérils d'un esprit servile qui s'enchaîne volontairement et s'épuise à tourner sans cesse dans le cercle des idées communes? Sont-ce là ces préparations énervantes, ces travaux sans résultats, véritables ouvrages de Pénélope, sans cesse repris, sans cesse effacés, pour n'aboutir en définitive qu'au désespoir de ceux qui les entreprennent? Qu'eût-il donc fait de plus, si, libre de tout autre soin que celui de sa gloire, il se fût abandonné aux seules inspirations de son génie? ou plutôt, je me trompe, que de choses n'eût-il pas omis de faire? N'eussions-nous pas été privés de ces excellentes thèses de concours sur les accidents causés par l'accès de l'air dans les veines, sur la lithotomie et la lithotritie, dont il a si bien pesé les avantages et les inconvénients respectifs, sur l'autoplastie, dont il a tracé de main de maître les lois et les règles générales? N'eussions-nous pas eu à regretter ces précieuses monographies, dont la chirurgie s'honore, et qui sont dignes de figurer à côté de celles que vous connaissez tous et que vous nommeriez comme moi, à côté des thèses célèbres de Dupuytren sur la taille, de Roux sur les résections, de Marjolin et de Cloquet sur la hernie crurale, d'Auguste Bérard sur le diagnostic chirurgical et sur les tumeurs de la ré-

gion parotidienne, de Velpeau sur la contusion; chefs-d'œuvre, nés dans des circonstances pareilles, et qui sont la justification écrite et ineffaçable du concours?

Enfin est arrivé le moment où Blandin, proclamé professeur de médecine opératoire, monte dans cette chaire, si longtemps poursuivie. C'est ici que je l'attendais, c'est ici que vous l'attendiez comme moi; car il lui manquait cette dernière épreuve, cette épreuve des grands succès, si fatale à la médiocrité, si difficile à supporter, et où viennent trop souvent se briser les résolutions les plus fermes, les caractères qui semblaient le plus éprouvés, et les volontés qui avaient jusque-là paru indomptables. En s'élevant dans la hiérarchie médicale, Blandin ne descendit pas dans l'opinion publique. C'est qu'il était de ceux qui ne savent pas seulement mériter les emplois, mais qui savent, chose plus rare! les remplir. La chaire était le terme de son ambition, mais non de ses travaux; ou plutôt son ambition s'était élevée avec lui, et il voulait désormais faire voir qu'il était digne de sa nouvelle fortune.

Combien sont belles, mais difficiles et pénibles, les fonctions si enviées de l'enseignement médical! Recueillir les opinions de tous les temps, réunir les faits épars dans tous les livres, posséder la science dans son ensemble et dans ses détails, tâche immense déjà! faible partie cependant de l'œuvre imposée au professeur! Car ce ne sont là que des matériaux, une argile à pétrir, une pierre brute à tailler! Ne faut-il pas que ces opinions soient examinées et jugées; que ces faits soient pesés, rapprochés, comparés, coordonnés, traduits en conclusions, en règles de conduite, en doctrines? Ne faut-il pas que ces résultats du travail fertilisé par la raison et la pensée soient ensuite transmis du maître aux élèves? dans ce vaste amphithéâtre, en présence d'un auditoire nombreux et varié, qui réunit toutes les intelligences, tous les degrés d'instruction, depuis le débutant à peine initié aux notions les plus élémentaires et tremblant à la seule idée d'un examen, jusqu'au brillant émule des concours qui vient chercher ici des inspirations et des exemples, jusqu'au docteur qui veut se retremper aux sources mêmes de la science, que d'art et d'étude sont nécessaires au professeur pour arriver à être compris de tous, pour trouver la formule qui convient à chacun, pour intéresser les uns sans fatiguer ou dérouter les autres, pour appeler ces esprits si divers à se développer dans la sphère d'action qui leur est propre, pour les entraîner tous dans un mouvement commun dont il est le centre, pour se faire, en un mot, l'âme de ce monde intellectuel qui gravite autour de lui! Ah! c'est un beau rôle sans doute que celui de l'homme qui sait comprendre et remplir ainsi ses devoirs! et combien il s'élève encore, lorsque, non content d'enseigner la science telle qu'il l'a trouvée faite, il la devance en quelque sorte en lui traçant la route qu'elle devra suivre dans l'avenir, lorsqu'il sait à propos soulever des doutes, signaler des lacunes, indiquer des aperçus nouveaux, exciter les

imaginations, inspirer à la jeunesse l'amour du travail et des recherches, déposer dans l'esprit de ceux qui l'écoutent les germes de vérités et de découvertes, qu'ils feront peut-être éclore un jour, sans se souvenir de la main qui les a semés! Oui, c'est un beau rôle; mais que de labeurs il exige! que de qualités il suppose! Ne vous étonnez donc pas, messieurs, si l'on voit rarement se réaliser ce type du professeur accompli. Du moins est-il possible d'en approcher, et c'est là que doivent tendre tous les efforts de ceux qui se dévouent à l'enseignement.

Pourquoi dissimuler les imperfections de Blandin? Le mérite n'a pas besoin qu'on le flatte; il est trop riche pour recourir à l'emprunt, trop fort pour craindre la lumière, et le plus digne éloge qu'on en puisse faire, c'est de le présenter dans toute sa vérité. Blandin ne possédait pas, nous le savons, cette grâce de langage, cette facilité d'élocution qui ajoute à la science le charme et l'agrément, mais sous lesquelles peut aussi se dissimuler l'absence ou la faiblesse des idées. C'était pour lui une obligation de s'attacher davantage au fond des choses; aussi, sous ce rapport, son cours ne laissait-il rien à désirer. Ses leçons, bien nourries, fortement travaillées, offraient le tableau le plus fidèle et le plus complet de l'état actuel de la chirurgie, le récit le plus exact des phases par lesquelles elle avait dû passer pour atteindre ce point. L'enseignement de la médecine opératoire a des exigences qui lui sont propres : aucune autre branche des sciences médicales n'est plus riche de faits, plus encombrée de détails, moins arrêtée dans ses progrès; chaque jour apporte aux méthodes et aux procédés une foule de modifications, dictées, soit par les nécessités du moment et des cas particuliers, soit par la fantaisie ou la convenance personnelle des opérateurs. Au milieu de ces innombrables matériaux et de ces mille prétentions, le difficile est d'éviter les omissions ou la confusion, d'assigner à chaque chose sa place et sa valeur, et de tenir la balance d'une main ferme et impartiale. C'est à quoi Blandin réussissait parfaitement, grâce à son esprit méthodique, juste, conciliant et modeste. Personne ne faisait moins que lui parade de ses propres découvertes; on le voyait, au contraire, attentif à signaler et à faire valoir celles de ses confrères, comme s'il eût senti qu'il prenait en quelque sorte sa part dans les inventions des autres en les comprenant bien, en les appréciant, et en contribuant avec plaisir à en assurer la publicité.

La médecine opératoire tient à la fois à l'anatomie, dont elle procède, et à la chirurgie, qu'elle complète et caractérise. Anatomiste, chirurgien, opérateur, Blandin réunissait toutes les conditions nécessaires au professeur de médecine opératoire. Chacune de ses démonstrations était précédée d'une bonne exposition de la région sur laquelle il opérait, éclairée par des exemples tirés de sa pratique. Ce n'est pas tout : depuis qu'il occupait la place de chirurgien de l'Hôtel-Dieu, il avait ouvert son service au public. Une fois nommé professeur, il ne suspendit point ses

leçons ; loin de là, il leur donna plus de développement, fit de son enseignement clinique le commentaire de son cours officiel, et convia les élèves à venir chercher à l'hôpital et dans l'observation des malades la confirmation pratique des préceptes théoriques qu'il leur exposait avec tant de soin dans l'amphithéâtre de la Faculté.

Blandin faisait un excellent chirurgien d'hôpital. Bien qu'il n'eût pas été l'élève de Dupuytren, il appartenait à son école. C'était la même exactitude, la même activité, la même sollicitude pour les malades, les mêmes exigences et la même sévérité dans le service. Il arrivait toujours à l'hôpital à la même heure, de bon matin, et ne se dispensait jamais d'y venir. Pour lui, pas de jours de fête, pas d'obstacles, pas de fatigues, lorsqu'il s'agit de se rendre dans ce temple de l'art et du devoir. Il semblait que l'hôpital fît partie de son existence : on lui avait entendu dire que, du jour où il cesserait sa visite, il serait perdu. Jamais il ne fit revenir, jamais il ne laissa repartir seul le messager de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il venait le chercher la nuit, soit pour quelque cas grave de chirurgie, soit même pour un accouchement difficile. S'il était appelé en province pour une opération qui dût le retenir plus de vingt-quatre heures, il faisait sa visite de très bonne heure, partait aussitôt après, voyageait jour et nuit, et venait, au retour, descendre à son hôpital avant de rentrer chez lui. Les difficultés et les dangers ne l'arrêtaient pas. Dans les occasions trop fréquentes fournies à la chirurgie par les révolutions et les émeutes de nos dernières années, il était toujours à son poste. En 1830, non content des services qu'il rendait aux blessés de l'hôpital Beaujon, il était parti pour Rambouillet avec le peuple de Paris, accompagné de ses internes, et pourvu de linge, de charpie et d'instruments, dans la prévision d'un combat qui fut heureusement évité.

En 1832, à la suite d'une maladie très grave, occasionnée par une piqûre anatomique, il avait demandé un congé pour achever sa convalescence, il venait de l'obtenir, et se disposait à partir : le choléra se déclare à Paris ; à l'instant, il renonce à son congé, et reprend, tout souffrant qu'il était encore, son service d'hôpital.

C'est au milieu de la fusillade qu'il se rendit à l'Hôtel-Dieu au mois de juin 1848, et il dut, pour y arriver, franchir une barricade qui venait d'être prise sous ses yeux.

A sa visite, Blandin était grave, digne, actif, exclusivement occupé des malades, auxquels il n'eût pas voulu enlever un instant du temps qu'il passait dans les salles. Il voyait tout, et faisait beaucoup par lui-même. Pour peu qu'un pansement eût d'importance, il se le réservait, et mettait dans l'exécution peu de coquetterie, mais une attention et un soin extrêmes. Vous auriez cent mille livres de rente, disait-il souvent aux pauvres blessés de l'hôpital, que vous ne seriez pas mieux traités ; et cela était vrai, car il n'établissait aucune différence entre eux et les malades de sa riche clientèle.

Sévère pour lui-même, Blandin avait acquis le droit de l'être pour les autres : aussi veillait-il à ce que le service fût bien fait par tout le monde, et particulièrement par les élèves ; aussi ne craignait-il pas d'adresser des reproches sévères à ceux qui manquaient à leurs devoirs ou qui mettaient peu d'empressement à les remplir. C'est surtout près des opérés qu'il redoublait lui-même de zèle, et exigeait davantage de tous. Les revers, comme les succès, lui étaient très-sensibles, et il n'y avait point de sacrifices qu'il ne fût prêt à faire pour aider à la guérison. Avait-il pratiqué quelque opération grave, un malade de son service était-il en danger ; il revenait à l'hôpital dans la journée, une fois, deux fois, s'il le jugeait utile. Il ne se fût pas pardonné la moindre négligence ; il ne la pardonnait point aux autres : malheur à l'élève qui eût alors oublié une prescription, manqué de vigilance ou de précautions dans un pansement ! Il n'est pas jusqu'au malade qui n'eût sa part dans les réprimandes, quand il ne s'était pas exactement conformé aux avis de son chirurgien. En ville, il en était de même ; et cet homme qu'on trouvait si doux, si affable, presque timide, dans le commerce ordinaire de la vie, savait, dès qu'il s'agissait du malade, prescrire avec autorité tout ce qui convenait, blâmer avec vigueur les omissions ou les imprudences. C'est qu'il avait foi dans la chirurgie, c'est qu'il avait l'amour de son art. La guérison du malade n'était pas seulement pour lui une bonne action à accomplir, c'était aussi une victoire à remporter. A côté du sentiment de charité qui le poussait à chercher le salut ou le soulagement de son semblable, perçait l'irritabilité passionnée du chirurgien, qui veut avant tout le triomphe de l'art, et voit dans une omission ou une négligence plus qu'un malheur, c'est-à-dire une faute, un dommage pour l'art, une offense envers la science.

Dans la pratique, Blandin alliait la décision au bon sens, la hardiesse à la prudence, la promptitude à la réflexion. Il aimait le progrès, soit qu'il vînt de lui, soit qu'il vînt des autres ; et cependant il ne courait point après les innovations, mais il ne les repoussait pas non plus. Dans l'expérimentation des nouveautés, il mettait beaucoup de réserve, dirigeait les essais avec sagesse, et jugeait les résultats avec indépendance. On se souvient qu'il fut, parmi les chirurgiens de Paris, un des premiers à pratiquer la lithotritie et la rhinoplastie. Il contribua aussi beaucoup à multiplier les applications des appareils inamovibles, à accréditer dans nos hôpitaux l'amputation sus-malléolaire, et à répandre l'excellent usage de faire, après les opérations, le premier pansement au bout de 24 heures.

A sa clinique, il se montrait homme de pratique et de faits plutôt que savant ou érudit. Il en bannissait toute digression, trop persuadé de l'importance et de la difficulté de l'observation pour en distraire ses auditeurs. Il s'attachait surtout aux phénomènes anatomiques. Ses conclusions étaient rigoureusement déduites et solidement établies ; il pensait et disait que rien n'est

long et difficile comme la production d'une vérité clinique. Il réussissait mieux dans ces communications un peu familières que dans l'enseignement plus apprêté de l'École, et rendait ses leçons attachantes par la clarté de l'exposition, par l'animation et la chaleur du débit. Nul doute que la Faculté de Médecine n'eût un jour trouvé en lui un bon professeur de clinique.

Blandin n'avait point pour les opérations ce goût exagéré qu'on a quelquefois reproché aux chirurgiens qui excellent à les pratiquer. La conservation des membres, écrivait-il dès 1833, cinq ans seulement après avoir été nommé chirurgien d'hôpital, la conservation des membres est le triomphe de l'art. Dans un autre passage, il condamne les opérations de complaisance, et se demande si le chirurgien ne serait pas autorisé à refuser en pareil cas son ministère, malgré les instances des malades. Enfin, parmi les opérations, il préfère celles qui réparent, comme l'autoplastie, à celles qui mutilent, comme les amputations. On se tromperait fort, si l'on concluait de là qu'il fût chirurgien timide. En face de ces lésions terribles et profondes, qui résistent aux moyens ordinaires, et qui paraissent au-dessus des ressources de la médecine opératoire elle-même, il ne s'arrêtait qu'à regret. Son esprit était continuellement tendu, ses efforts dirigés de ce côté; et, s'il s'offrait à sa pensée quelque chance de salut, il la saisissait avec empressement et ne reculait alors devant aucune opération, quelque hardie qu'en fût la conception, quelque périlleuse qu'en parût l'exécution. C'est ainsi qu'il venait tout récemment de faire la ligature du voile du palais, et celle des amygdales affectées de cancer, sauvant par cette audacieuse entreprise des malades voués à une mort certaine.

La pratique des opérations était un jeu pour Blandin. La ligature des artères ressemblait entre ses mains à une préparation anatomique. Les manœuvres les plus délicates, les dissections de tumeurs dans les régions les plus riches en organes importants lui devenaient faciles, grâce à l'étonnante précision de ses connaissances en anatomie. Il est évident pour quiconque l'a vu opérer qu'il faisait violence à sa sensibilité naturelle pour oser infliger à son semblable la torture d'une opération; mais ce sentiment qui l'honore ne lui faisait rien perdre de son sang-froid, et ne nuisait ni à la sûreté de son coup d'œil, ni à la fermeté de sa main, ni à l'intrépidité de sa résolution. Il reconnaissait sans doute, comme Haller, dans l'opération une action grave, capable d'inspirer à celui même qui la fait une sorte de sainte terreur, mais il était parvenu, mieux que le grand physiologiste, à dominer cette instinctive répugnance. Il savait que la pitié virile du chirurgien doit se traduire en actes, et non s'exhaler en plaintes stériles; et sa volonté inflexible étouffait en lui toute autre pensée.

Parmi les chirurgiens qui m'écoutent, peut-être n'en est-il pas un qui ne se soit quelquefois demandé avec effroi ce qu'il ferait s'il se voyait condamné à porter lui-même le fer sur quelque

personne aimée, sur un père, une mère, un enfant. Eh bien! cette terrible question, à la seule idée de laquelle l'imagination s'épouvante et dont la solution suppose un courage surhumain, cette question s'est trouvée un jour posée devant Blandin, et il est sorti à son honneur d'une aventure peut-être unique dans les fastes de la chirurgie. J'avais bien lu autrefois, dans J.-L. Petit, que ce grand chirurgien avait eu le courage d'opérer lui-même sa femme d'un kyste développé dans la région cervicale; mais il avait pour cela réuni autour de lui ses plus habiles confrères, et il était d'ailleurs alors dans la force de l'âge et du talent et dans tout l'éclat de sa réputation. Ce fut sur sa mère que Blandin, très jeune encore, pratiqua seul et sans aucun aide sa première opération. Voici comment la chose arriva :

Madame Blandin portait, depuis plusieurs années, au bas de la nuque une tumeur, dont elle avait toujours caché l'existence, jusqu'au moment où les progrès rapides du mal lui inspirèrent de légitimes appréhensions. Elle fit alors venir son fils pour le mettre dans sa confidence et prendre son avis. Blandin ayant déclaré que la tumeur devait être enlevée, sa mère se montra disposée à y consentir, mais à la condition formelle qu'il se chargerait lui-même de l'opération, et qu'il ne prendrait d'autre aide qu'un de ses frères. Après une vive et inutile résistance, persuadé qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut, Blandin immole ses répugnances à ce qu'il regarde comme l'accomplissement d'un rigoureux devoir. Le jour arrive; tout est prêt; l'opération commence : au premier coup de bistouri, au premier sang qui coule, l'aide s'évanouit, et l'opérateur se trouve seul. Sa mère était, nous l'avons dit, une femme pleine d'énergie, et elle en donna bien la preuve en cette circonstance : elle ne bougea pas, et laissa tranquillement agir le chirurgien. La tumeur était volumineuse, mais superficielle; l'opération s'acheva facilement : mais alors, plusieurs artères donnant à la fois, Blandin se trouva fort embarrassé. Le ténaculum était à peu près inconnu en France, et l'usage des pinces à ressort peu répandu. Que faire cependant? Tout seul et avec des pinces ordinaires, il n'y avait pas à songer à la ligature. Le tamponnement de la plaie et la compression avaient l'inconvénient d'être douloureux et d'exposer à l'érysipèle. Blandin fit coucher la malade, rapprocha les parties, et couvrit le tout d'un gâteau de charpie, qu'il soutint lui-même pendant plusieurs heures, en ayant soin d'appuyer légèrement avec les doigts sur les points correspondants aux plus gros vaisseaux. L'hémorrhagie fut ainsi arrêtée, et toute chance d'accidents évitée. On conçoit la profonde impression produite par une telle opération sur une âme naturellement aimante, sur un fils attaché à sa mère par les liens de l'affection la plus tendre et la plus reconnaissante. Aussi, plus tard, le professeur se plaisait-il à en rappeler le souvenir et à en raconter les détails à sa clinique de l'Hôtel-Dieu.

Ce n'était pourtant pas la seule cure que Blandin eût opérée

dans sa famille. Si sa mère avait été le sujet de sa première opération, ce fut son père qui lui fournit l'occasion de sa première consultation ; et cette fois aussi la chose vaut qu'on la raconte. C'était au temps où notre collègue n'était encore riche que de jeunesse et d'avenir. Un jour que, tranquille dans sa petite chambre d'interne, il se délassait en causant avec quelques camarades de leurs travaux communs, de leurs espérances, de leurs succès passés, de leurs luttes à venir, arrive, avec un petit paquet, une lettre paternelle à l'adresse de Blandin. Or, voici de quoi il s'agissait. Tourmenté depuis plusieurs mois par une affection cutanée, le père du jeune étudiant venait le prier de passer chez M. le professeur Alibert, dont la réputation était alors à son apogée, afin de solliciter du célèbre dermatologue une consultation, dont le prix était joint à la lettre. Parmi les assistants, se trouvait un des plus brillants élèves de cette Faculté, Maréchal, dont le nom était destiné à une juste célébrité, si la mort ne l'eût moissonné avant le temps. La lettre lui est communiquée. « Bon, dit-il après en avoir pris connaissance, ton père se moque-t-il ? Aller demander conseil à un étranger, quand il a un Esculape dans la famille ! Si tu veux m'en croire, Alibert ne verra ni la lettre, ni ce qui l'accompagne. Les renseignements sont précis, le cas est clair et simple ; la consultation partira d'ici ; et, quant aux honoraires, eh bien ! n'est-il pas juste que celui qui aura pris la peine reçoive le salaire ? Si tu es embarrassé de l'emploi, adresse-toi à nous, demande-nous à ton tour une consultation, et celle-là, je m'en charge. » Le conseil fut goûté, la consultation rédigée séance tenante, cachetée, et envoyée. De l'emploi qu'on fit des honoraires, je n'ai rien à vous dire ; vous l'aurez, je pense, deviné. Le meilleur de l'affaire, c'est que la consultation était excellente, et que, deux mois après, une nouvelle lettre annonçait la guérison complète du malade, qui ne tarissait pas sur l'éloge du savant docteur Alibert. Sa reconnaissance ne s'arrêta pas là : appelé dans la suite à Paris pour le mariage de son fils, il voulut consacrer sa première visite à son sauveur. Soit oubli, soit calcul, soit indifférence, Alibert accepta les remercîments, de sorte que, s'il n'eut pas les profits de la cure faite en son nom, il en recueillit du moins tout l'honneur.

Après sa nomination à la Faculté, Blandin cessa presque complétement d'écrire. Il ne faudrait pas conclure de là qu'il eût abandonné le culte de la science et laissé son esprit languir dans l'inaction. C'est qu'il se préparait dans le recueillement à faire profiter le public des travaux journaliers que lui imposait son cours et des résultats de sa vaste expérience : déjà les matériaux étaient rassemblés et mis en ordre ; encore quelque temps, et il nous donnait un grand traité de médecine opératoire. Ses élèves publiaient d'ailleurs, soit dans les journaux de médecine, soit dans leurs thèses, les opérations intéressantes qu'il faisait à l'hôpital, les aperçus originaux dont il semait ses leçons, les modifications et les perfectionnements qu'il apportait dans la

pratique des opérations et de la chirurgie. A cette époque correspondent beaucoup d'inventions utiles, dont nous ne rappellerons ici que les plus remarquables : sa sonde à résection, ses attelles immédiates pour la fracture du fémur, modelées d'après la figure même de cet os; son procédé pour la contre-ouverture des abcès profonds de la mamelle; l'excision d'une partie du sphincter de l'anus substituée à la simple excision des plis cutanés pour remédier à la chute du rectum; la ligature de la langue par un procédé particulier; celle du voile du palais, des amygdales et du col utérin affectés de cancer; la résection du cornet inférieur hypertrophié ou dévié; l'ablation d'une partie de la cloison des fosses nasales, dans les cas de bec-de-lièvre double compliqué de saillie du tubercule médian; enfin, la section sous-muqueuse du sphincter anal, innovation heureuse qui enlève à l'opération créée par Boyer tous ses dangers sans lui rien faire perdre de ses avantages.

Membre de l'Académie de Médecine depuis 1836, Blandin se montrait fort assidu aux séances de cette illustre compagnie, et ce n'était pas simplement par convenance qu'il s'y rendait, ou pour chercher dans la conversation de ses confrères un délassement et une diversion aux préoccupations et aux fatigues de la pratique et de l'enseignement: partout et toujours, il prenait ses devoirs au sérieux. Toutes les discussions le trouvaient attentif, et il ne manquait jamais de s'y mêler, quand les sujets étaient de sa compétence. Parmi les questions importantes d'anatomie, de physiologie, ou de chirurgie, agitées dans l'Académie depuis douze ans, il n'en est pas une que Blandin n'ait contribué à éclairer et à résoudre. On se rappelle la part active qu'il prit aux discussions sur les causes des difformités congénitales, sur l'introduction de l'air dans les veines, sur la taille et la lithotritie, sur les propriétés des nerfs rachidiens, sur les tumeurs fibreuses d'un caractère équivoque, et, en dernier lieu, sur les plaies d'armes à feu et sur les agents anesthésiques. Il est telle de ces discussions, qui se prolongea pendant des mois entiers, et dans le cours de laquelle il prononça plusieurs discours étendus et remplis de faits et d'indications utiles. Il se distinguait dans ces occasions par la précision de ses connaissances, la sûreté de son jugement, la chaleur de ses convictions et en même temps son respect pour celles de ses collègues, la ténacité avec laquelle il défendait ses opinions, et cependant la modération et la convenance parfaites de son langage !

En songeant aux devoirs nombreux que Blandin s'était imposés, aux travaux considérables qu'il a menés à fin, on a peine à concevoir comment il pouvait suffire à tant de choses. C'est qu'il savait régler l'emploi de ses journées; c'est que, pour lui, le jour commençait de bonne heure, et finissait tard. Dès cinq heures du matin il était levé, et, lorsqu'il entrait à l'hôpital, déjà il avait visité quelque malade de sa clientèle, rédigé quelque fragment de ses livres, préparé ou passé en revue les maté-

riaux de sa leçon du jour. Au milieu des occupations qui lui plaisaient le plus, il ne lui arrivait jamais de s'oublier; et ce qui dominait toujours, c'était le désir de ne pas perdre un instant. S'il fallait à l'hôpital consacrer à un pansement un quart d'heure ou une demi-heure, il le faisait volontiers; mais on ne le voyait jamais employer une seule minute en propos oiseux, et il se fâchait contre l'auteur du plus léger retard. Pendant les opérations, il tenait à ne faire aucune fausse manœuvre et à mettre dans l'exécution toute la promptitude possible. Il portait ce sentiment partout, et imprimait à ses plaisirs même ce caractère d'activité qui marquait toutes ses actions. Il semblait qu'il eût toujours présent à l'esprit cette maxime d'un de nos moralistes, que celui-là seul est digne de la gloire qui connaît le prix du temps.

Lorsqu'un homme arrive à dépasser le niveau commun, il est à la fois curieux et instructif de rechercher les causes de son élévation. Bien des gens vous diront que la carrière de Blandin fut heureuse, qu'il eut du bonheur : doctrine commode, à l'usage de ceux qui ne réussissent à rien, et qui croient se justifier en rejetant la responsabilité sur la Providence. Oui, Blandin eut du bonheur, si l'on entend par là qu'il sut tourner à son profit les circonstances, et qu'il ne laissa jamais passer l'occasion, faute d'être préparé à la saisir; mais convenons aussi qu'il savait bien aller la trouver, quand elle ne venait pas assez vite, et courir après la fortune, lorsqu'elle lui tournait le dos. Dans toutes les carrières, dans la carrière médicale autant que dans aucune autre, les hommes capables d'un tel bonheur sont rares, et c'est ceux-là sans doute qu'avait en vue un célèbre cardinal-ministre, lorsqu'il exigeait des hommes qu'il voulait mettre dans les emplois, non pas seulement qu'ils fussent réputés habiles, mais encore et surtout qu'ils eussent la main heureuse.

Blandin n'était point de ces esprits puissants qui se jouent des difficultés ou plutôt ne connaissent pas de difficultés, qui s'assimilent la science sans efforts et si naturellement qu'ils semblent la deviner ou l'inventer : mais, avec des facultés intellectuelles ordinaires, il avait reçu de la nature une grande force de volonté; don précieux, qualité rare, qui ne tarda pas à faire de lui un homme d'un talent et d'un mérite incontestables, et à l'élever au-dessus de bien d'autres, dont les dispositions étaient peut-être plus heureuses, mais qui manquaient de cette ténacité et de cet esprit de suite, éléments indispensables des grandes réussites. Le secret du bonheur, disons mieux, de la supériorité de Blandin, vous le connaissez aussi bien que moi, messieurs : c'est le travail, le travail opiniâtre et jamais interrompu ; c'est cette foi ardente, qui lui inspira des efforts inouïs et persévérants ; c'est cette constance intrépide, qui lui faisait braver tous les dangers, supporter tous les revers, endurer toutes les fatigues, et qui le ramenait sans cesse sur la brèche plus ferme, plus actif et plus résolu ; c'est enfin cet amour enthousiaste de ses devoirs

et de son art, qui ne cessa de l'animer jusqu'à sa dernière heure.

Aucune carrière ne fut mieux remplie que la sienne ; nous le savons, car il nous avait appartenu tout entier. C'est à l'ombre de cette Ecole que s'est écoulée sa vie, dans des luttes qui l'ont conduit de succès en succès jusqu'au faîte des honneurs, dans des travaux qui ont placé son nom à côté de ceux des plus grands chirurgiens, et jeté du lustre jusque sur la Faculté dont il avait reçu les premiers enseignements. C'était un de ces hommes courageux et infatigables, qui ne demandent leurs succès qu'à l'étude; qui préludent à la pratique par les exercices anatomiques, à l'enseignement officiel par l'enseignement particulier ; qui, formés dans le rude noviciat des hôpitaux, des amphithéâtres et des concours, n'arrivent aux dernières luttes qu'avec les qualités des maîtres déjà éprouvés : génération libérale et vigoureuse, en qui les habitudes de l'enseignement classique et des formes didactiques sont loin d'avoir éteint l'esprit d'invention et d'initiative ; qui jouit enfin depuis longues années et qui jouira longtemps encore, c'est du moins notre espérance, du privilége de fournir à la Faculté des professeurs instruits et dévoués, qui font sa gloire et sa force.

Tel fut le professeur Blandin ; tel nous avons pu le voir et le juger : ce fut là le côté le plus éclatant de sa vie, non peut-être le plus méritoire et le plus beau. Chez lui, les qualités de l'homme ne le cédaient en rien à celles du savant. Il était simple, modeste, affable, prévenant, affectueux et bon. Les regrets déchirants de sa famille, de ses proches et de ses amis, nous ont appris combien il était apprécié dans le cercle intime où se montraient le plus librement ses qualités aimables. Il s'était fait du monde médical une seconde famille. Les médecins de Paris trouvaient en lui un confrère plein d'obligeance, de douceur, et de cette facilité familière qui efface les distances et rend le mérite agréable : aussi les sentiments qu'il inspirait autour de lui étaient-ils ceux de la confiance et de l'affection plus encore que ceux de l'estime et du respect. Hors du service, il accueillait les élèves, non pas en maître, mais en camarade. Il aimait la jeunesse, et savait tendre la main au mérite naissant. Loin de redouter le talent, il le cherchait, l'attirait à lui, et prenait plaisir à l'aider de ses conseils, de son appui, de son influence et de ses bienfaits. Heureux de rendre à d'autres cette assistance et cette protection qu'il avait lui-même reçues de plusieurs hommes éminents, il se complaisait dans ce patronage qui est l'honneur du maître et de l'élève.

Qui peut se flatter d'échapper à la critique ? Blandin fut accusé d'aimer l'argent. Serait-il vrai, messieurs, que celui dont la vie était si simple, à qui le travail tenait lieu de plaisirs, et qui avait si peu de besoins, eût mérité le reproche d'avidité ? Serait-il vrai que celui qui prodiguait ses soins à la souffrance avec tant d'empressement, d'attention et de dévouement, eût déshonoré ces vertus professionnelles par la bassesse de leur motif?

Triste mystère du cœur humain, qu'hésite à sonder une main humaine! Honteux problème, éternellement posé entre le médecin et le malade, entre le service et la reconnaissance! Question dont je ne veux pas chercher la solution, car je ne pourrais justifier Blandin sans rejeter sur d'autres la cruelle accusation d'ingratitude ou d'envie! Ce que je veux seulement vous dire, c'est l'emploi qu'il savait faire de sa fortune laborieusement acquise; ce que je veux vous montrer, c'est la main secourable de cet homme avide allant au-devant de toutes les misères, s'ouvrant à toutes les infortunes.

« Voici mon oraison funèbre sur Blandin, a dit dans un de ses spirituels feuilletons un de nos confrères que vous reconnaîtrez sans qu'il soit besoin de le nommer; voici mon oraison funèbre. Elle sera courte, mais vous la trouverez bonne, j'en suis sûr. Il faut, hélas! que la tombe se soit fermée sur les deux acteurs de cette histoire pour qu'il me soit permis de la raconter.

» C'était en 1836, et pendant le concours pour la chaire d'anatomie. Parmi les concurrents s'en trouvait un, pauvre, obscur jusque-là, mais que les épreuves avaient élevé au premier rang. On venait de tirer les sujets de thèses. Le plus difficile n'est pas de faire ma thèse, s'écrie ce compétiteur au milieu d'un groupe d'amis, mais bien de la faire imprimer. Blandin entend ce propos, et s'informe avec intérêt, près d'un des assistants, de la position de son rival. Le lendemain, de très bonne heure, celui-ci recevait d'une main inconnue un rouleau contenant 300 fr. en or, avec un billet dont voici le sens, sinon le texte: Considérez l'envoi qui vous est fait comme une avance, qui vous sera réclamée quand vous serez en mesure de la rembourser. Pas de signature. Mis dans la confidence de ce fait, je reconnus, sans pouvoir en douter, l'écriture de Blandin. Cet acte de délicatesse et de générosité est d'autant plus remarquable qu'à cette époque du concours le compétiteur à qui il mettait ainsi les armes à la main avait des chances très sérieuses de succès!»

Ne trouvez-vous pas, ajoute notre confrère, que cette action vaut un beau livre? C'est ainsi que Blandin savait obliger. Nul ne pratiquait mieux que lui cette charité intelligente, qui s'exerce sans tyranniser la reconnaissance, et double le prix du bienfait par la grâce qui l'accompagne. Que de pauvres médecins, que d'élèves nécessiteux, entrés dans son cabinet le désespoir dans l'âme, et qui y ont retrouvé, avec le secours qui éloigne la misère, le courage, la confiance, et la foi dans l'avenir! Sa mort seule a permis de connaître ces actes d'une bienfaisance d'autant plus louable qu'elle avait voulu rester ignorée. Si la parfaite probité est, comme on l'a dit, de faire sans témoins aussi bien qu'on ferait devant tous, de quel nom appeler la conduite de celui qui agit en secret mieux qu'il n'agirait en public!

Blandin était plus que généreux; il était compâtissant. Il ne donnait pas seulement son bien, il courait de sa personne au secours des malheureux, et leur prodiguait son temps, la chose

qu'il estimait le plus, la seule dont il pût être avare. Combien de confrères sont venus réclamer près de lui, pour l'indigent, la faveur gratuite de son talent et de ses soins! En est-il un seul qu'il ait jamais repoussé? et les malades qu'il a secourus ainsi ont-ils pu s'apercevoir, autrement que par le témoignage de leur propre cœur, qu'ils fussent ses obligés? Il n'attendait rien d'eux, et se trouvait assez payé par la conscience du bien qu'il avait fait; mais le moindre signe de reconnaissance lui était précieux, plus précieux que la plus riche récompense.

Au commencement même de cette année, venait de lui arriver une de ces aventures dont on aime à conserver le souvenir. Une jeune femme, mariée à un ouvrier de Paris, et récemment accouchée, était venue à la consultation de l'Hôtel-Dieu, pour un abcès du sein, qu'il ouvrit séance tenante, puis elle était retournée chez elle; mais, à peine arrivée, elle s'aperçut que la plaie fournissait du sang qu'elle ne pouvait arrêter: elle envoie aussitôt à l'Hôtel-Dieu. Probablement quelque branche de l'artère mammaire externe avait été divisée. Blandin eût très bien pu se décharger sur un de ses aides du soin de remédier à un si petit accident; il préféra, dans son zèle, y aller lui-même, et il mit tant de bonne grâce dans sa visite que la pauvre femme ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance. Elle avait reçu un peu d'éducation; elle imagina de lui adresser ses remercîments en vers. J'ai vu cette pièce, que Blandin eût gardée toute sa vie. Les rimes ne brillent, ni par la richesse, ni même par l'exactitude; mais l'expression des sentiments est touchante et vraie. Permettez-moi, messieurs, de vous en lire quelques fragments. Quel éloge plus véridique du bienfaiteur, que l'éloge prononcé par celui même qui a reçu le bienfait?

« . . . . Au souvenir
D'une bonne action on se sent rajeunir.
Dans vos instants d'ennui, dans vos jours soucieux,
Sur ce modeste écrit daignez jeter les yeux;
Il vous dira le bien que vous avez su faire.
. . . .
Pour moi, je me souviens, je n'oublierai jamais
Tout ce que je vous dois. Vous êtes désormais
Au nombre des mortels qu'en mon cœur je révère,
Et que le ciel envoie en exemple à la terre.
Vous êtes bienfaisant; votre cœur généreux
Accueille avec douceur, même le malheureux,
Et vous avez compris qu'une bonne parole
Au pauvre fait du bien. . . . . . .
. . . . Vous m'avez conservée
A mon époux si tendre, à ma famille en pleurs;
Et toujours votre nom sera cher à nos cœurs.
A mon petit enfant, qui vous devra sa mère,
Je le dirai bientôt, pour que, dans sa prière,

Elevant vers le ciel ses innocentes mains,
Il implore pour vous le père des humains!
Dieu toujours exauça la prière des anges;
Leurs voix montent vers lui pures de tous mélanges;
Il entendra mon fils, et longtemps ici-bas
Sèmera le bonheur et la paix sous vos pas. »

Blandin était professeur de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de Médecine, officier de la Légion d'honneur, praticien célèbre; une belle famille l'entourait de son affection; de nombreux amis se pressaient autour de lui; la fortune l'accablait de ses dons. Au milieu d'une prospérité qui lui promettait de longs jours de bonheur, qui n'eût regardé comme superflu le vœu de la pauvre malade reconnaissante? La Providence a des vues supérieures aux nôtres, et devant lesquelles nous ne pouvons que nous incliner! Le vœu de la pauvre femme ne devait pas s'accomplir ici-bas! Déjà la santé de Blandin s'était depuis quelque temps dérangée : il avait ressenti l'influence épidémique, sans suspendre pour cela ses occupations. Son cours achevé, il céda aux instances de ses amis, et partit pour la campagne; mais il était trop tard : il fallut revenir à Paris, où il se trouva entouré des conseils et des soins les plus éclairés. Vains efforts! inutile résistance! Une bronchite capillaire aiguë s'était déclarée; bientôt survinrent des phénomènes cérébraux; les progrès du mal ne purent être arrêtés, et notre infortuné collègue succomba, à l'âge de cinquante et un ans, le 16 avril 1849. Dans le délire qui remplit les deux derniers jours de sa vie, sa pensée était incessamment fixée sur l'exercice de l'art auquel il devait sa renommée; il se croyait à l'Hôtel-Dieu, au milieu de ses élèves, occupé à faire des opérations et des pansements. Ce n'est qu'au moment suprême qu'il recouvra l'entière liberté de son esprit, pour reconnaître, encourager d'un calme sourire, et remercier dans un dernier embrassement sa femme, ses enfants, les parents et les amis dévoués qui entouraient son lit de mort. Tel est le récit fidèle des derniers instants de Blandin, dans lesquels, ainsi que l'a si bien dit un de nos collègues, se résume sa vie tout entière : passion pour son art, affection profonde et tendre pour les siens.

Lorsque la mort enlève à sa famille, à ses amis, à la science et à la société, un de ces hommes qui tiennent au monde par tant de côtés, c'est du moins, au moment où tous ces liens se rompent à la fois, un allégement à la douleur universelle, et une consolation dernière, que de penser qu'il ne descend pas tout entier dans la tombe, qu'il nous laisse la meilleure partie de lui-même, et continue à servir l'humanité par la tradition de ses travaux et de ses exemples.

Si parfois quelqu'un d'entre nous, collègues de Blandin, sentait fléchir son courage et défaillir ses forces dans la voie si rude de l'enseignement médical, qu'il se rappelle alors tant d'hommes

illustres qui nous ont précédés dans cette noble et pénible carrière, qu'il reporte sa pensée sur celui-là même dont nous honorons ici la mémoire; qu'il songe à cette solennelle séance, terme fatal auquel nous devons tous arriver, afin que, dans ce jour de justice, aucune plainte, aucun reproche, ne puissent s'élever de la foule et troubler le pieux recueillement de l'assistance, afin que, devant la famille, les amis, les maîtres et les élèves réunis, celui qui portera la parole puisse, comme je le puis en cet instant, demeurer libre dans sa conscience, n'ayant rien à taire, rien à dissimuler, rien à atténuer.

Et vous, jeunes amis, qui couvrez les bancs de cette école, vous qui êtes encore aujourd'hui nos élèves, et qui serez bientôt nos successeurs, apprenez, par la contemplation de cette vie laborieuse, tout ce que vous pouvez vous promettre du travail et de la persévérance. Ne perdez pas de vue qu'il n'est pas de but trop élevé à qui sait rassembler d'avance et de loin ses efforts, pas de chemin trop long à qui marche sans cesse et en droite ligne. Que ceux d'entre vous qui se sentent vigoureux et résolus prennent donc courage et confiance! Devant eux, comme devant Blandin, s'ouvrent, dans les hôpitaux et dans la Faculté, deux belles routes, toujours parallèles et souvent confondues, conduisant par des étapes successives jusqu'aux grades les plus élevés dans la pratique et dans l'enseignement. Qu'ils s'arrêtent pourtant, avant de s'engager dans ces voies redoutables autant que glorieuses, qu'ils s'arrêtent un instant devant la tombe à peine fermée de cet homme qui s'est fatigué à les parcourir, et qu'ils mesurent bien leur intelligence, leurs forces et leur volonté, car ils savent maintenant à quel prix la renommée vend ses faveurs et par quels sacrifices on acquiert, dans notre profession, la possession des honneurs et des dignités.

C'est une rude tâche que celle de se faire un nom, et il n'y a que le petit nombre à qui soit réservée une telle destinée; mais, ce qui est à la portée de tous, ce que chacun peut ambitionner, c'est de se concilier, dans le cercle modeste où devra se passer sa vie, l'estime et la considération générales, et de conquérir, par l'exercice des vertus sociales et la pratique des devoirs professionnels, cette réputation de médecin utile, probe et charitable, qui n'a pas autant d'éclat sans doute, mais qui ne pèse pas moins dans la balance du bonheur. En est-il un seul parmi vous qui renonçât volontairement à cette espérance? N'êtes-vous donc pas ces braves jeunes gens que nous venons de voir, dans le cours de cette triste année, se jeter à travers les dangers d'une épidémie meurtrière, rivalisant de zèle, d'intrépidité, d'abnégation et de générosité, avec les médecins les plus aguerris, et débutant comme bien d'autres seraient heureux de finir? Qu'il m'eût été doux de faire succéder à l'éloge du maître celui des élèves; de retracer ici quelques-unes de ces actions que vous avez accomplies si simplement qu'elles semblaient vous être naturelles; de montrer au pays quel inépuisable trésor

il possède dans cette intelligente et courageuse jeunesse, que nous sommes fiers de conduire ; de vous montrer à vous-mêmes, dans ce que vous avez su faire déjà, le gage et la promesse de ce que vous saurez faire encore ! Tant d'honneur ne m'était pas réservé. Vos bienfaits vous seront rappelés par une voix plus connue et plus chère. La Faculté a voulu faire passer ses félicitations par la bouche même de son doyen ; et elle ne pouvait assurément choisir un plus digne interprète. A qui appartenait-il de faire le récit de vos bonnes œuvres, si ce n'est à celui qui les a partagées, au savant éminent et modeste qui vous a guidés dans la voie du bien, et qui, après vous avoir tous aidés, soutenus, encouragés dans cette épreuve, s'est ensuite oublié lui-même et n'a songé à ses propres fatigues qu'après avoir appelé sur votre conduite l'attention du gouvernement, et obtenu pour vous, comme pour les autres membres du corps médical, ces récompenses méritées, qui honorent à la fois ceux qui les reçoivent et ceux qui les accordent !

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.